

COMPTE-RENDU DU COURS DE RENE LEVY

Le 5 novembre 2012

משנה מסכת אבות פרק א משנה יג. הוא היה אומר, נגד שמא אבד שמא, דילא מוסיף יסוף, ודילא יליף קטלא חייב, ודישתמש בתגא חלף:

Résumé

La lecture naïve de la michna consiste à penser qu'Hillel menace d'un châtement ou qu'il exagère pour faire entendre la gravité de l'étude. Hillel a recourt à une langue araméenne littéraire. Dans ses dires, il n'exprime pas une mort véritable, mais une mort concomitante aux actions décrites (la recherche de la renommée, le défaut d'étude ou l'instrumentalisation de l'étude). La mort énoncée n'est pas une mort annoncée, mais la pénétration de la mort dans la vie même.

L'homme, contre ÉPICURE, doit redouter la mort et vouloir vivre encore.

La lecture naïve

1. « Celui qui tire (*naguid, machakh*) la renommée, qui la recherche activement pour se l'approprier, entraîne la perte de son nom propre. » Quiconque tire la renommée perd son nom.

Lecture de Barténora : celui dont le nom se tire de loin par l'exercice du pouvoir, son nom disparaîtra vite. L'exercice du pouvoir entraîne la perte du nom propre. Barténora cite Rachi et pense que l'exercice de la *rabbanout* enterre ceux qui la pratiquent. Selon nous, il ne s'agit pas dans cette michna de l'exercice du pouvoir.

Lecture de Rabénoù Yona : un homme qui se grandit, dont le nom devient fameux à force d'opiniâtreté dans l'affirmation de soi et dans la grandeur, et qui se fait un grand nom (*chem hagedolim*), voit son nom propre disparaître de plus en plus. Il s'agit donc de la renommée.

2. « Quiconque n'ajoute pas [à son étude] rejoint [ses pères] ».

Lecture de Barténora : celui qui n'ajoute pas à son étude oubliera ce qu'il a appris. *Yeassef* signifie mourir prématurément.

Lecture de Rabénoù Yona : celui qui est érudit et ne veut plus ajouter de l'érudition à son érudition, se disant *in petto* « j'ai déjà étudié toute la Tora, et j'ai déjà parcouru toutes ces voies, que vais-je encore souffrir et découvrir que je n'ai pas découvert ? », plaise à Dieu qu'il meure !

3. « Quiconque n'étudie est condamné à mort. »

Lecture de Barténora : il s'agit de celui qui n'a pas étudié de sa vie, le *am haaretz*.

Lecture de Rabénoù Yona : celui qui n'a pas étudié du tout est digne d'être tué. Il est comparable à une bête.

4. « Et quiconque fait usage de la couronne [de la Tora, de l'étude], il [tré]passe. » Celui qui se sert de l'étude comme un instrument meurt.

Notre proposition de lecture

Le trait saillant de la lecture naïve est que les quatre prédicats sont tous regardés comme des châtiments. Chez Barténora, ils sont tous au futur (au jussif, pour être précis). Les quatre sujets sont coupables et encourent les quatre châtiments. Or l'expérience démontre le contraire : on ne voit pas que tous ces gens-là soient châtiés. On dirait donc que le style de la michna renvoie à l'outrance (*derekh haflaga*), en l'occurrence comminatoire, avec des phrases sur le modèle « c'est la mort qui vous attend si... » Ne sait-on pas par ailleurs que la disproportion des peines est le ressort de la terreur (cf. *Le Procès* de KAFKA) ?

On ne peut pas croire qu'Hillel soit outrancier. La lecture naïve repose sur l'identification de ces quatre prédicats à des châtiments. Pour cette raison, nous récusons la lecture naïve. Autrement dit, ces quatre prédicats ne sont pas des châtiments. De la sorte, on ne devient pas anonyme pour avoir recherché la renommée ; on ne meurt pas pour ne pas avoir étudié la Tora ou pour avoir utilisé la Tora à des fins personnelles.

On pourrait certes répondre que la michna utilise bien l'exagération, pour faire entendre la gravité de l'étude. Mais on s'exagère alors la gravité, donc l'importance de l'étude. On exagère pour faire croire à son importance.

Pour nous il ne s'agit ni d'exagération ni d'outrance. Il ne s'agit ni de châtiment ni de peine. De quoi s'agit-il alors ?



Faisons une remarque d'ordre linguistique. C'est la première fois que l'on s'exprime en araméen dans la michna. On a dit, à tort la dernière fois, qu'il s'agissait de « patois ». Si c'était le cas, pourquoi la guémara, rédigée à une époque où l'araméen était la *lingua franca*, demande dans Tb *Taanit* quelle est la signification de *yassif* (*maï yassif*) ? La guémara n'est pas sûre de *yassif*, ce n'est donc pas du patois. C'est la preuve qu'il ne s'agit pas d'un araméen parlé.

On a remarqué par ailleurs les effets d'allitération, le rythme, les ellipses et les images. Tout cela indique qu'Hillel parle un araméen littéraire. Autrement dit, ici Hillel fait de la littérature ; le texte n'utilise pas le *lachon hazal*. Pourquoi parle-t-il dans une langue littéraire ? Lorsqu'il fait usage d'expressions rabbinique (*qetala hayav*), fait-il encore de la littérature ? Pourquoi, s'agissant de l'étude et de la mort, Hillel emploie-t-il un araméen littéraire ?

Si Hillel recourt à la langue littéraire, c'est qu'il ne s'agit pas de peine de mort, ni dans le sens pénal, ni dans le sens théologique. L'usage d'une langue littéraire empêche toute lecture naïve. Les lectures naïves ont pris notre texte pour du *lachon hazal*.

Les verbes de la michna sont soit à l'accompli, soit au participe. Autrement dit, les deux verbes sont conjugués au même temps. Puisque les temps sont les mêmes dans le sujet et dans le prédicat, il n'y a pas de cause à conséquence pénale. Il y a une relation de concomitance.

Il nous faut lire : « En même temps qu'il court la renommée, il perd son nom propre. » « Cependant qu'il n'ajoute pas à son étude, il est mourant. » « Quiconque utilise l'étude est disparaissant. » Cette concomitance nous dit une chose fondamentale : nous apprenons que, contre toute apparence, la mort s'immisce dans la vie. La mort se mêle à la vie : voilà ce que dit Hillel par des voies littéraires.

Pour autant que nous n'étudions pas au degré de *mossif*, ou que, faute d'être *mossif*, nous n'étudions plus, la mort s'immisce dans nos vies. La lecture naïve annonce une mort prochaine. Dans l'autre lecture, la mort s'immisce.

De même que la mort s'immisce dans la vie, de même la renommée, pour autant qu'on la tire, s'immisce dans le nom propre pour le perdre. Nous apprenons que la renommée âprement

recherchée se donne comme privation du nom propre, sous l'apparence du nom propre. De même, la mort est la privation de la vie, même sous l'apparence de la vie.



Dans la *Lettre à Ménécée* d'ÉPICURE, la mort est privation de sensation. La mort n'est donc pas un mal. Épicure croit pouvoir s'arracher à la doctrine d'Aristote du mal comme privation, reprise par Avicenne et canonisée par Maïmonide. Épicure conclut : la mort n'est rien pour nous...

Notre hypothèse va contre Épicure : la mort, même privation de la vie, est dans la sensation. Nous soutenons que la mort n'est un mal que pour autant qu'elle est privation de la vie, dans la vie même. C'est cette mort mêlée à la vie dont nous éprouvons la parousie, la présence, dans la vie. Épicure dit que l'homme est sot de craindre la mort et de souffrir de ce qu'elle doit arriver. Nous dirons qu'Épicure est sot de ne pas avoir vu que la mort s'imisce dans la vie, que la mort et la vie s'entremêlent. La mort est présente en nous pour autant que nous éprouvons le sentiment, voire la sensation, de notre propre mort.

Qu'est-ce que le sentiment de sa propre mort ? C'est le sentiment de ne pas avoir vécu, voire la sensation de ne pas vivre, la sensation de non-vivre. Ce que nous craignons dans la mort est moins de ne plus avoir à vivre que de n'avoir pas vécu, d'arriver au terme ultime quand le sentiment de ne pas avoir vécu est irréversible.

Mais tout homme qui meurt a vécu ! Qu'est-ce que la renommée sinon la mort du nom propre, sous l'apparence du nom propre ? Il s'agit de la crainte de mourir et la crainte de partir en emportant avec soi le sentiment de sa mort.



Il y a trois déclinaisons au sentiment de sa mort. On l'a vu au dernier cours.

L'étude, dans ses trois dimensions, le *mossif* (Überlernen), la curiosité, l'indépendance à l'égard de toutes fins utiles, c'est vouloir vivre, c'est ne pas se contenter de vivre, c'est en plus de vivre, vouloir vivre. Car la vie véritable ne se donne pas dans le simplement vivre mais dans le vouloir vivre. Autrement dit, étudier c'est aimer la vie, non pour en jouir, mais à force de la vouloir. Seul le vouloir-vivre motive l'étude véritable. L'étude véritable se mesure à notre vouloir-vivre, à notre non contentement de vivre. Ce vouloir vivre s'exprime d'abord à l'arrachée dans l'étude et rayonne au-delà. Si on ne manifeste pas ce vouloir-vivre, alors on est dans le *yaliif*, *qatala hayav* et dans le *halaf*.